

Le Salon des réalités nouvelles : 70 ans d'art non figuratif

Le Salon des réalités nouvelles a fêté ses 70 ans en 2017. Créé par des pionniers, comme Sonia Delaunay ou Jean Arp, pour promouvoir toutes les formes de l'abstraction, il a exposé en sept décennies plus de 10 000 artistes, dont Kupka, Soulages, Hartung, Alechinsky, Sam Francis, Tàpies... Retour sur une aventure unique.



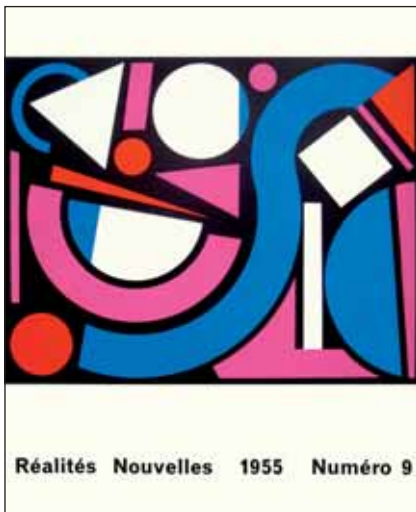
Vue du 70^e Salon des réalités nouvelles au Parc floral de Paris, en 2017. Au premier plan, un détail de la sculpture *Prismes* d'Elliott Causse et Kenia Almaraz Murillo © Olivier Gaulon

(les Surindépendants et le Salon de mai), le Salon des réalités nouvelles, créé en 1946, ne se limite pas à un rassemblement annuel d'artistes. « Sa dévotion exclusive à l'abstraction en constitue la spécificité et son principal mérite aura été d'imposer cette forme d'expression comme courant artistique dominant dans la France de l'après-guerre. À l'époque, la tendance générale est plutôt dominée par l'École de Paris, alors que l'abstraction, synonyme pour beaucoup d'art étranger, est jugée suspecte », souligne Domitille d'Orgeval, qui a consacré une thèse aux débuts du Salon¹.

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, qui dit « art d'avant-garde » dit « art abstrait ». En réaction aux atrocités de la guerre, beaucoup de peintres rompent avec l'art figuratif. Né quelques décennies plus tôt sous le pinceau de Kandinsky, Mondrian ou Malévitch, l'abstraction devient une forme d'expression privilégiée. En France, les galeries d'art (Jeanne Bucher, René Drouin, Louise Leiris, Conti...) et les salons jouent un rôle clef dans l'affirmation de l'abstraction. Contrairement à ses concurrents

Vue du 3^e Salon des réalités nouvelles accueilli au palais des Beaux-Arts de la Ville de Paris, en 1948 © Archives RN





Une œuvre d'Auguste Herbin faisait la couverture du catalogue n° 9 du 10^e Salon des réalités nouvelles, en 1955 © Archives RN

Sonia Delaunay, à l'origine du projet

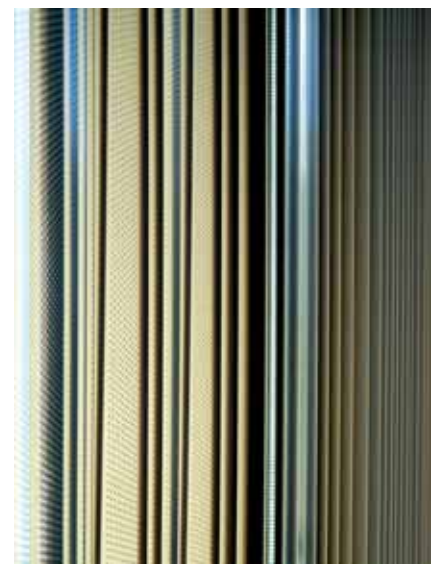
Le nom du Salon vient de l'exposition « Réalités nouvelles », organisée par Robert et Sonia Delaunay à la galerie Charpentier en 1939, afin de montrer « un art totalement dégagé de la vision directe de la nature ». Parmi ses exposants figurent alors Jean Arp, Kandinsky, Duchamp, Malévitch, Léger, Schwitters, Théo van Doesburg... Sept ans plus tard, la guerre et l'occupation ont fait des ravages ; Robert Delaunay est mort, mais Sonia, Auguste Herbin, César Domela font renaître le projet d'un salon dont l'objectif serait « l'organisation en France et à l'étranger d'expositions d'œuvres d'art communément appelé : art concret, art non figuratif ou art abstrait ». En juillet 1946, le

Aksouh, *Sans titre*, 2014
Huile sur toile, 72 x 80 cm © Aksouh Mohamed Aksouh explore en maître les chemins de l'abstraction depuis cinquante ans. Des œuvres comme celle-ci, avec leur palette terreuse et leurs formes vibrantes, paraissent recomposer pour l'œil un paysage aussi lointain que le souvenir.

premier Salon des réalités nouvelles (SRN) ouvre ses portes, dans le cadre prestigieux du Palais des beaux-arts (aujourd'hui musée d'Art moderne) de la Ville de Paris. Un hommage est rendu aux maîtres disparus (Delaunay, Kandinsky, Malévitch, Mondrian, Sophie Taeuber-Arp...), tandis que le caractère bien vivant de ce courant est illustré par les œuvres de Domela, Albert Gleizes, Herbin, Kupka, Magnelli ou Picabia.

« Géométriques » contre « lyriques »

Rapidement cependant, des dissensions éclatent. Deux sensibilités s'affrontent : les tenants d'une abstraction « géométrique », dite « froide », et les défenseurs d'une abstraction « chaude », « lyrique », prônant une plus grande spontanéité et liberté plastique. En 1948, de nouveaux critères de sélection sont imposés. Désormais, seuls les adeptes d'un art construit, rationnel sont admis sur



Sylvie Jorajuria-Dupierris, *Sans titre*, 2016. Photographie, 100 x 75 cm © Sylvie Jorajuria-Dupierris Démonstration est faite, grâce à cette artiste, de l'extraordinaire parti que l'abstraction peut tirer de la photographie, renouvelant ici la rencontre entre effets de matières, de surfaces et de formes.

les cimaises du SRN. Son vice-président, Auguste Herbin, joue un rôle important dans ce repli dogmatique, qui portera lourdement préjudice au Salon. Les protestations ne se font pas attendre, tant du côté des par-





Irène Rodrigues, *Tissage*, 2014
Papier journal découpé et assemblé au sol, 3,5 x 140 x 220 cm © Olivier Gaulon
Travail d'un autre type sur le rapport entre matière et forme, ces épaisseurs de papier assemblées en une structure modulaire paraissent animées d'une force en mouvement.

gers sont représentés au Salon. Et le nombre d'exposants bondit, passant de 89 en 1946 à 248 en 1950. Le SRN fait connaître en France les Argentins des groupes Madi et Arte Concreto Invenición, les concrets zurichoïses, les Italiens du Movimento per l'Arte Concreta (MAC), les Allemands Rupprecht Geiger et Günter Fruhtrunk, les Américains Ellsworth Kelly et Robert Breer, les Scandinaves Olle Baertling et Robert Jacobsen. Alors que Paris est en passe d'être supplantée par New York, le SRN entend montrer qu'elle est la « capitale mondiale de l'art abstrait ».

tisans de l'abstraction lyrique que des abstraits « géométriques ». Gérard Schneider, Pierre Soulages, Hans Hartung, Jean-Michel Atlan, Georges Mathieu, Alberto Magnelli, Albert Gleizes, Jean Deyrolle, entre autres, claquent la porte.

Une envergure internationale

Mais le Salon va de l'avant. La publication d'un cahier annuel, à partir de 1947, contribue à sa renommée bien au-delà des frontières hexagonales. Chaque exposant désirant faire publier une de ses œuvres dispose là d'une demi-page. Ces cahiers s'accompagnent de textes théoriques, de contributions d'écrivains, de poètes et d'artistes de renom. Rapidement, cette diffusion internationale porte ses fruits : en 1948, dix-sept pays étran-



Olivier Di Pizio, *#2 Différences et répétitions Part.6*, 2014. Acrylique sur toile, 40 x 40 cm © adagp, Paris 2018 © Olivier Di Pizio

Nouveaux soubresauts

En 1956, la nomination d'un nouveau président s'accompagne d'une redéfinition, beaucoup plus ouverte, de la notion d'abstraction. Il en résulte un nouvel afflux d'artistes : Alechinsky et Corneille, membres du groupe CoBrA, mais aussi Olivier Debré, Aurélie Nemours, Bazaine, Manessier, Bissière, ainsi que les artistes cinématographiques, comme Vasarely et Morellet. Les querelles de chapelle sont pourtant loin d'être terminées : devant la montée en force de l'abstraction lyrique au cours des années 1960, les « géométriques » et les « concrets » font sécession. Nouvelle crise dans les années 1970 : de jeunes trublions - Buren, Viallat et le groupe Supports/Surfaces - remettent en cause l'existence même du Salon. Celui-ci survit, une fois de plus, et se tient même au Grand Palais en 1984. Un jeune artiste tout juste arrivé de Shanghai, Chen Zhen, y fait sensation... Une nouvelle ère, plus apaisée, débute à l'aube du XXI^e siècle : sous la direction du plasticien Olivier Di Pizio, le SRN s'ouvre à tous les médiums et suscite de nouveaux échanges avec les artistes et les publics étrangers. En vénérable septuagénaire, il accueille aussi, avec bienveillance et intérêt, les jeunes fraîchement émoulus d'écoles d'art françaises. La relève semble assurée...

Eva Bensard

1. *Le Journal des arts*, n° 180, 7-20 novembre 2003.

Photos service de presse

EN PRATIQUE

La 71^e édition du Salon aura lieu au Parc floral de Paris, du 20 au 28 octobre 2018.

Renseignements sur www.realitesnouvelles.org

Galerie Abstract Project, 5 rue des Immeubles Industriels, Paris 9^e. Renseignements sur www.abstract-project.com

TROIS QUESTIONS À OLIVIER DI PIZIO, PRÉSIDENT DU SALON DEPUIS 2008

Comment le Salon a-t-il évolué ces quinze dernières années ?

Comme un ADN de son origine, le Salon est toujours divisé en deux grands courants : l'abstraction géométrique et l'abstraction informelle. Mais il s'est ouvert à toutes les sensibilités et à toutes les pratiques artistiques : photographie, vidéo, installations... Une nouvelle section « Art et sciences » a aussi vu le jour : elle est animée par le groupe Labofactory, un collectif d'artistes cofondé par Jean-Marc Chomaz, directeur de recherche au CNRS, et Laurent Karst, architecte et designer. Depuis 2008, le Salon renoue aussi avec une ancienne tradition : inviter de jeunes artistes encore en école d'art ou récemment diplômés. Des appels à projets sont lancés dans les écoles des Beaux-Arts, à Paris et en province.

Isoler l'abstraction du reste de la création contemporaine a-t-il encore un sens aujourd'hui ?

Non, nous ne nous isolons pas, mais l'opposition entre art abstrait et figuratif n'a plus lieu d'être, en effet. Le Salon n'a pas la dimension d'avant-garde qu'il avait après-guerre ou au tout début du XX^e siècle. Dans un monde connecté, où le flux d'images est permanent, il se veut avant tout un lieu d'échanges, de mise en réseau pour les artistes. On sélectionne près de 400 dossiers chaque année. Tous les artistes retenus n'ont pas le même niveau d'exigence, mais cela fait partie du jeu. Le Salon les suit dans leur démarche, leur offre un espace d'exposition et leur permet, lorsqu'ils n'ont pas de galerie, de rencontrer leurs acheteurs.



Labofactory - Jean-Marc Chomaz, Laurent Karst, Gaétan Lerisson, *Black Out*, 2017. Installation © Labofactory - Olivier Buhagiar

Quelle est la visibilité du Salon des réalités nouvelles, dans un contexte de multiplication des foires et des événements consacrés à l'art contemporain ?

Sa visibilité est liée à ses moyens, qui restent modestes par rapport à ceux de grandes foires internationales ! Le Salon doit sa pérennité à une subvention du ministère de la Culture et à l'implication d'artistes bénévoles. On ne veut pas concurrencer la FIAC ! Mais cela ne nous empêche pas de rester dynamiques : ces dernières années, le Salon a ainsi retrouvé une dimension internationale. Des expositions hors-les-murs ont été montées dans plusieurs villes, comme à Belgrade en 2013 et à Pékin en 2014. On a aussi créé un centre d'art participatif : la galerie Abstract Project, à Paris. Ce lieu propose deux expositions par mois. Il ne réalise aucun bénéfice et fonctionne uniquement grâce à une quote-part versée par les artistes. C'est une sorte de « coopérative » de l'abstraction, qui renoue avec la dimension utopique et politique des premiers temps de l'art abstrait !

Propos recueillis par E. B.